MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire
et scientifique

161

quatorzième année

mai 1967

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**38 F**	**19 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **3,50 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »

— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1967. N° 413 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE MAI 1967

SOMMAIRE

Pathologie sexuelle et vertu d'espérance, par l'Abbé J.-P. SCHALLER (*suite et fin*) 229

Sexe et religion, par MARC DANIEL (*suite*) 237

Horizons variés, par PIERRE NEDRA 249

Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI 258

LIVRES :

Notre amour, de Roger PEYREFITTE 266

Counseling the invert, du Dr John R. CAVANAGH 269

Le mystère humain de la sexualité, de l'abbé Marc ORAISON 271

L'hindouisme et la crise du monde moderne, de Raymond de BECKER 272

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

ACHATS - VENTES - ECHANGES - LOCATION VENTE

avec possibilité d'un crédit maximum pouvant atteindre 80 %, réglable en *dix ans*,

intérêt : 8,64 %

Actuellement plusieurs studios à céder
avec 4 000 F comptant — Solde 15 ans

Vous vous adressez en confiance à :

XAVIER DE MONGALON

Tél. : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou 222-94-20

A votre disposition pour tous travaux
d'aménagement et sanitaire

Très nombreuses transactions réalisées avec des Arcadiens
à la satisfaction de chaque partie.

PATHOLOGIE SEXUELLE ET VERTU D'ESPÉRANCE

par l'Abbé J.-P. SCHALLER,
docteur en théologie (1).

Si l'on insiste pour que l'inverti ne se sente pas au ban de la société et ne cherche pas à fuir des activités communes à tout le monde, on doit aussi considérer que ce patient n'est pas soumis à *une* morale faite pour lui qui serait à l'écart de *la* morale faite pour tous. Il y a certes une prudence qui s'impose pour ne pas jouer avec des climats douteux nuisant à l'âme et aux nerfs du sujet. Mais dans le « plan de lutte » que les moralistes proposent à un homosexuel il y a également, en plus de certaines variantes indispensables, les moyens d'ascèse et de sanctification qui sont recommandés à n'importe quel individu ! La vie religieuse et sacramentelle est un soutien pour la moralité de chacun. Une fois de plus l'inverti doit y recourir sans penser qu'il en va autrement pour lui que pour son voisin qui ne connaît pas de pathologie sexuelle. Ce voisin est soumis lui aussi à des troubles dans sa vie car il est, comme tous, héritier d'Adam et d'Eve.

Il est certes regrettable que certains ecclésiastiques estiment de bon ton d'éviter le mot péché ou culpabilité dès qu'il s'agit d'un acte à forme pathologique. La responsabilité plus ou moins grande ne signifie pas qu'il y a une absence totale de consentement chez un malade. Et même s'il y a eu péché cette douloureuse lâcheté n'indique aucunement la réprobation définitive de la part de Dieu ! La science pastorale, qui cherche la santé spirituelle des âmes, n'a pas comme mission de nier les données de la morale. Elle doit les appliquer à chaque cas particulier en maintenant l'optimisme qu'assure la patience de Dieu, cette

(1) Voir *Arcadie*, n° 160.

« douce pitié » dont parle Bernanos, et qui dépasse toute analyse humaine. Mais aucun prêtre ne peut prendre la place de Dieu, en damnant les gens, ce qui serait un défaut, ou en supprimant le péché, ce qui serait un excès... Le juste milieu est de s'en tenir fidèlement à des principes fondamentaux qui font de la morale naturelle et chrétienne une science objective, tout en admettant que l'application de la règle au cas individuel revêt un aspect subjectif.

C'est à cette condition seulement qu'on arrivera à ne pas choquer les praticiens qui se veulent « psychologues moralisateurs » et qui sont nombreux aujourd'hui ! Le docteur G. Dingemans écrivait : « Le médecin, ou le conseiller sanitaire, qui, à travers les corps, dans l'intimité extrême des vies humaines, doit aussi parfois se pencher sur les âmes, se trouve souvent dans la confusion devant tant de variétés, de nuances, et même de contradictions apportées par des prêtres, malgré leur appartenance à une même foi. » (6) Ces contradictions ne peuvent être que néfastes. Ce n'est pas la théologie morale qu'il faut accuser mais le manque d'objectivité de certains directeurs d'âme qui confondent la pitié ou la compassion avec un tranquille jugement de valeur. On peut accorder ces notions sans tomber dans la confusion que les médecins reprochent au monde ecclésiastique. C'est la vieille querelle de la morale *de* situation qui n'est pas du tout une morale *selon* la situation.

Un exemple concret révèle cette diversité d'opinions dans la manière dont certains directeurs spirituels envisagent le problème des invertis. Dans un manuel traitant de la psychiatrie en regard du catholicisme les auteurs écrivent que le premier devoir moral d'un homosexuel est d'abandonner « tout attachement, même d'apparence innocente, avec les personnes du même sexe, au profit de relations normales dans la vie sociale » (7). Or un autre manuel, consacré à la direction et à l'éducation face à la psychopathologie, condamne l'habitude qu'ont certains invertis de répondre par la crainte et la fuite à des situations sociales ordinaires ou à des satisfactions que procurent de loyales rencontres artistiques et sportives (8). Un guide spirituel ne saurait installer son pénitent dans une pareille psychose.

---

(6) G. Dingemans : « La médecine psychosomatique devant les problèmes sociaux et religieux de la sexualité ». *Médecine et Hygiène*, Genève, n° 588, p. 294, 27 mars 1963.

(7) Vanderveldt et R.P. Odenwald : *Psychiatrie et catholicisme*, p. 557. Mame, 1954.

On sent que les positions prises diffèrent d'après les écoles ou d'après la mentalité des auteurs. Une chose en tout cas est certaine : il est impossible d'établir des règles fixes qui ne tiendraient pas compte de la personnalité de chaque individu. Il n'y a pas deux malades qui se ressemblent totalement. Aussi la direction, tout en admettant les principes de l'éthique et de la morale, doit être assez souple pour deviner jusqu'à quel point le sujet peut demeurer fidèle à ces principes sans avoir l'impression de devenir un paria dans la société.

*
**

Quand on étudie la littérature médicale concernant les pathologies sexuelles, on est frappé de voir le plaidoyer des médecins les plus sérieux demandant aux prêtres de contribuer à rendre la vie supportable et tolérable à ceux qui souffrent d'inversion. Le médecin se méfie d'une morale ou d'une spiritualité qui seraient uniquement négatives, c'est-à-dire qui ne viseraient qu'à faire éviter le péché. En effet ce n'est pas le seul aspect d'une morale valable. Fuir le vice ne supprime pas le devoir de cultiver la vertu. La direction spirituelle doit chercher à éveiller chez le dirigé l'optimisme et l'espérance. Or cette dernière vertu nous indique le ciel comme but de nos efforts mais nous enseigne aussi que, déjà sur terre, nous pouvons et nous devons nous appuyer sur le secours divin. Il y a une espérance constructive qui se refuse de transformer l'existence terrestre en un chemin de croix risquant fort de devenir stérile. L'absence de joie ici-bas risquerait parfois de compromettre l'obtention du bonheur éternel !

---

(8) Hagmaier et Gleason, *op. cit.*, p. 137 : « Un confesseur mal informé a tendance à demander à l'inverti d'éviter tout contact qui pourrait être pour lui une source possible de stimulation, par exemple : la natation, les sports, les cercles masculins, les cercles artistiques, les amitiés masculines. Dans beaucoup de cas en effet de tels milieux contribuent à drainer les impulsions fondamentales vers un rapprochement physique. Bloquer ces voies de sortie pourrait bien précipiter le pénitent vers des activités homosexuelles encore plus fréquentes et plus manifestes. En d'autres termes, l'inverti doit être encouragé à participer à toutes les activités sociales qui lui apportent des satisfactions, à moins qu'il n'ait la certitude morale que telle personne ou tel milieu ne soit inévitablement un foyer de séduction ». — Voir aussi nos deux ouvrages publiés chez Salvator à Mulhouse : *Direction des âmes et médecine moderne* (1959) et *Morale et affectivité* (1962).

Même les plus déshérités doivent au moins essayer d'accumuler un peu de joie sur terre. Le pathologique ne saurait se laisser conduire par sa maladie au point, inconsciemment souvent, de se refuser à la joie. Il est terriblement facile de s'installer dans son malheur et de se complaire sous le coup d'une condamnation au point de décider une fois pour toutes que le bonheur est l'affaire des autres mais que soi-même on ne peut y participer. Cette réaction est encore une conséquence de la tendance pathologique et le tout reste morbide.

Il semble bien, alors, que le devoir du prêtre est d'aider le malade à ne pas se laisser glisser si avant sur cette pente dangereuse. Et c'est pour le chrétien un devoir impérieux que d'éviter le goût pour la tristesse tout autant que de tomber délibérément dans un acte sexuel coupable. L'espérance commande de fuir par tous les moyens l'obsession qui, peu à peu, rendrait une vie infructueuse et pesante pour la société. C'est précisément à cause de la violence de certains appétits sexuels qu'il importe de veiller à ce que cette contrainte ne gâche pas toutes les autres valeurs que possède le sujet. Dès lors on comprend qu'un moraliste ferait fausse route en ramenant les problèmes pathologiques de cet ordre au seul sixième commandement. Il y a là un péril également manifeste pour l'épanouissement de la foi, de l'espérance et de la charité, même si ces vertus sont infuses et restent des dons gratuits de Dieu. Le terrain où le grain aboutit permet à ces dons ou de devenir efficaces ou de rester stériles. Une pathologie sexuelle est une forme de maladie qui ne dispense pas le chrétien de rendre sa vie féconde. Un malade du cœur ou des poumons est capable de réaliser de remarquables travaux. Un vrai courage empêche ce patient de toujours songer à son cœur ou à ses poumons mal en point. Il en va de même, dans une certaine mesure, pour le malade souffrant de troubles sexuels même si, dans ce cas, le psychisme est parfois un peu plus pertubé. Toute direction d'âme, intelligemment comprise, veillera à développer le côté constructif de l'existence sans parler constamment de damnation à celui qui n'a pas, ici-bas, à faire déjà de sa vie un enfer !

Le confesseur et le directeur d'âme ne peuvent rester sourds aux appels prudents des médecins les invitant à la modération de jugement. Devant l'échec « continuel et tragique » de multiples invertis le praticien se sent choqué d'entendre un homme d'Eglise demeurer menaçant et

implacable. Il n'est pas douteux que même si le prêtre est tenu de rappeler un ensemble de principes moraux très stricts, il y a dans certaines existences un mystère qui ne trouvera son exacte estimation que devant le tribunal de Dieu. Le docteur Dingemans relève que personne ne peut connaître absolument ce que le Créateur attend de chacune de ses créatures en particulier ni comment Dieu jugera la responsabilité de chaque être humain en regard de sa nature et de son hérédité. C'est donc avec humilité qu'il faudra défendre la morale face à des cas pathologiques : « devant la chute ou la faute de celui qui succombe à une tentation harcelante ou à une passion aussi violente que spontanée, le moraliste croyant, conscient de ses propres faiblesses, n'a que le droit de souhaiter et d'espérer que Dieu, seul maître de nos destinées, accorde à ses créatures indulgence et miséricorde » (docteur Dingemans).

Ces propos peuvent être mis en parallèle avec ceux d'un autre médecin parlant du drame de l'homosexuel subissant un sort qu'il n'a pas voulu et échappant difficilement aux exigences d'une aberration de sa nature : « L'anathème de saint Paul dans les premières pages de l'Epitre aux Romains a des résonnances qui font crier sous le fouet ceux qui pensent qu'après les avoir séparés du monde, leur mal peut encore les séparer de Dieu. C'est lui qui est Juge et ce n'est pas nous » (docteur Eck).

Ainsi les spécialistes mettent en garde le moraliste devant un goût de la perfection qui risquerait de devenir injuste à l'égard de ceux qui se traîneront de chute en chute. Des êtres dont la sexualité est dérangée ont un tel handicap pour amener leur vie à un certain épanouissement qu'il ne faut pas leur couper les ailes en ne parlant que de châtiment ou de perte de la grâce. Tel cet homme atteint de pédérastie qui passait de prison en prison — car de coupables rapports avec des mineurs entraînaient évidemment de graves sanctions — mais qui tâchait, dans sa cellule, de faire quotidiennement un horaire pour ne pas perdre le courage, la raison et la foi. Le sujet alla jusqu'à accepter une castration, sur la demande d'un conseiller douteux, en un pays où l'intervention pouvait être faite aisément. Par là le malade essayait de hausser sa misérable vie à un niveau où les conséquences de sa pathologie seraient moins ravageuses. On sait les accidents secondaires dus très souvent à une pareille opération. Et cet homme continuait humblement de vivre, combattant le désespoir, portant ses peines physiques et affectives comme on porte sa croix, cherchant

à arriver enfin un jour devant Dieu avec toute sa misère. Un prêtre lucide s'efforçait de guider le malade en éveillant toujours en lui le désir d'aller de l'avant, sans regarder en arrière et sans tenir compte des opinions de ceux qui le méprisaient.

Un pareil pélerinage sur la terre ne ressemble certes pas à celui du contemplatif qui vivrait sereinement dans un constant dialogue avec Dieu, oublieux des contingences terrestres... Cette sérénité est d'ailleurs relative, même dans les monastères, mais elle donne de la sainteté une idée très différente de celle que se fait le sujet pathologique. Tout moraliste doit être assez ouvert pour savoir la variété des chemins qui mènent à Dieu.

*
**

Dans son journal Julien Green écrit qu'en écoutant la parabole de l'Enfant prodigue on pense à trois catégories de pécheurs. Il y a ceux qui demeurent en Dieu et ceux qui le quittent à jamais. Et il y a aussi ceux qui reviennent à lui sans cesse parce qu'ils le quittent sans cesse. Ce qui compte, c'est de revenir... La plupart des invertis munis de bonne volonté appartiennent à ce troisième groupe de pécheurs. C'est dans cet esprit qu'il faut les aider à se supporter eux-mêmes. Dans les textes anonymes publiés par des homosexuels on retrouve, comme un leitmotiv, les reproches qu'adressent les auteurs, hommes et femmes, à ceux qui ne les considèrent pas assez comme des êtres humains mais plutôt comme « la matière du chapitre d'un livre sur les anomalies psychologiques ». Cette vexation irrite le sujet qui est excédé par la pitié qu'on peut lui témoigner. Il est même injuste parfois à l'égard de ceux qui loyalement, voudraient lui tendre la main. Mais il est bien connu que la souffrance engendre souvent la révolte et pas toujours la soumission. L'homosexuel, dans sa solitude, a peur d'être découvert. Et, se sentant nettement différent des autres, il appréhende la vieillesse qu'il voit venir avec angoisse.

Ce sont tous ces fardeaux accumulés qui constituent le lourd destin d'un inverti. Il est évident qu'un être en pleine santé aura quelque peine à se mettre à la place de ces malades. Ceux-ci, d'ailleurs, souvent n'aiment pas être appelés malades alors que leur état correspond cependant à une forme pathologique. En général c'est toujours un art difficile que de comprendre l'attitude d'un personnage que la société

écarte à tort ou à raison. « Un homme sain et bien constitué imagine mal ou imparfaitement les réactions d'un infirme ou d'un détraqué. Un être qui a toujours vécu en paix avec lui-même et avec les autres est peu enclin à se représenter les embûches que peuvent susciter les passions. » (9) Ce jugement d'un psychologue, porté à l'occasion d'un meurtre abject, est pleinement valable pour tous ceux qui, pourvus d'un équilibre réjouissant, s'en vont visiter les détenus ou reçoivent des gens dont la santé mentale est réduite. Ce n'est qu'en s'efforçant de se mettre à la place de l'autre qu'un dialogue pourra porter des fruits et engendrer l'espérance.

On se rend compte que chacun, aujourd'hui, s'occupe, avec plus ou moins de bonheur, de ceux qui souffrent d'anomalie sexuelle. Les psychologues et les moralistes, les médecins et les théologiens, les gens de lettres et les pédagogues soulèvent le problème des invertis alors que, jadis, il aurait été de mauvais ton d'en parler. Un avantage possible de cet état de choses est que, sans nier l'aspect pathologique d'une tendance, on arrive à créer un climat de compréhension qui remplace peu à peu le mépris. C'est souvent l'ignorance de la question qui conduisait à accabler les homosexuels : on pensait qu'un brin d'énergie leur permettait de mener une vie normale ! Dans ses mémoires intérieurs Mauriac dit très justement : « La réprobation du monde à l'égard de l'homosexualité est d'ordre social et n'offre aucun caractère commun avec la condamnation que le Christ porte contre *toutes* les souillures, ni avec la bénédiction dont il recouvre les cœurs qui se sont gardés purs. »

Il y a mille sortes de souillures sur terre et l'anomalie sexuelle est parfois moins grave, tant elle est empreinte de morbidité et de sensualité déréglée, que la cruauté causée en toute lucidité par une passion volontairement cynique. La pureté de cœur est quelquefois plus grande chez celui qui est en butte sans relâche à son anomalie que chez l'être bien équilibré qui utilise habilement la perfidie pour tromper l'entourage et souffrir les autres. Les auteurs spirituels aiment à dire qu'il n'y a pas de cas désespéré pour le Christ car « il n'est rien de trop bas lorsque Dieu s'abaisse ».

C'est bien là le motif supérieur de toute espérance. Face au Créateur les mots « pathologie », « inversion », « anomalie » ont une résonnance très différente que dans une

(9) Marcel Jouhandeau : *Trois crimes rituels*, p. 83. Gallimard, Paris, 1962.

province où il est bien porté de crier au scandale quand se découvre un vice qui n'est pas habituel... Une pareille attitude condamne à la solitude plus d'un malade qui pourrait alléger son fardeau s'il sentait un peu moins d'ostracisme. Une solitude n'est valable que si l'on y vit avec Dieu. Sinon elle exacerbe les passions et détruit l'espérance. De tout temps les directeurs d'âme ont remarqué que l'isolement peut devenir délétère « lorsqu'il redouble les puissances de l'âme en même temps qu'il leur ôte tout sujet pour s'exercer ». Ce vieux langage, empreint d'une réelle sagesse, montre qu'il faut se garder de considérer comme une vertu la solitude qui serait plus une fuite qu'une solution chez ceux qu'un tourment secret empêche de mener la vie de tout le monde.

Les médecins ne sauraient donc confondre les excès de certains moralistes avec l'enseignement pondéré d'une saine morale. Dans la liturgie de la Messe le prêtre rappelle que Dieu qui a merveilleusement créé la dignité de la nature humaine l'a ensuite réparée plus merveilleusement encore... Puisque le péché originel est à l'origine de tous les troubles morbides, il convient de ne pas perdre de vue la réparation. On insiste beaucoup sur ce point dans la spiritualité moderne. On dira que Dieu vient nous retirer de toutes nos impasses et nous chercher dans tous les refuges où nous l'avons fui : il nous propose sans cesse les moyens de remédier à nos saccages. Cette théologie moderne de l'espérance s'adresse singulièrement à ces pécheurs qu'un mal subtil dérange constamment. Tant que ces êtres mettront tout en œuvre pour ne pas s'installer commodément dans leur anomalie, on peut dire qu'ils seront l'objet de la tendresse de Dieu : et ce dernier ne se décourage jamais. Telle est la doctrine que tout prêtre doit apporter à ces malheureux que le médecin, de son côté, accueille avec intelligence. Ainsi le praticien sera persuadé que le confesseur ou le directeur appuient ses efforts pour aider le malade à toujours espérer.

Abbé J.P. SCHALLER.

SEXE ET RELIGION

par MARC DANIEL.

(*suite*) (1).

7) *Bacchanales et Saturnales.*

Nous avons aujourd'hui un peu tendance à confondre Bacchanales et Saturnales, l'un et l'autre terme ayant pris dans la langue le sens de « débauche effrénée », mais en réalité leur signification religieuse est assez différente.

Les Bacchanales sont un rite d'origine asiatique ou grecque (on en discute), et concernent le culte de Bacchus, ou Dionysos, dieu de la vigne et du vin. Ce qui caractérise la Bacchanale, c'est l'ivresse sacrée. C'est essentiellement un rite de femmes : ces femmes — les Bacchantes — sortes de prêtresses ou plutôt de dévotes du dieu, entraient dans une sorte de délire provoqué par le vin, la danse, l'excitation mystique, et alors se livraient à des courses frénétiques à travers la campagne, arrêtant les hommes qui se trouvaient sur leur passage, les obligeant à faire l'amour avec elles, et, en cas de refus, les maltraitant, les griffant, les mordant comme des furies. Finalement elles s'emparaient d'un animal et le tuaient, le déchiraient, le dévoraient tout cru.

On retrouve ici, cela est évident, un rite magique d'origine préhistorique — celui de la chair crue, qui est censée transmettre à celui qui la mange la vitalité de l'animal dévoré.

Mais surtout, on touche du doigt un autre phénomène très important, bien connu des psychanalystes, qui est l'ambivalence Eros-Thanatos. Eros, c'est l'instinct sexuel; Thanatos, l'instinct de mort. Ils sont intimement liés. Le binôme jouissance-souffrance a des racines extrêmement lointaines et profondes dans l'héritage religieux de l'humanité.

(1) Voir *Arcadie*, n° 160.

Retenons-en, comme particulièrement révélatrice, l'image célèbre de la déesse hindoue *Durgâ*, ou Kali, déesse à la fois de l'amour et de la mort, qui préside aux rites sexuels au milieu des têtes de mort et qui, voici quelques siècles encore, exigeait des victimes humaines. Le sang et le sexe ont, l'un et l'autre, valeur de fécondation aux yeux des primitifs. C'est tout cela que révèle la fureur sanglante des Bacchantes dans le culte de Dionysos.

Toute autre est la signification des Saturnales. Saturne est un dieu latin qui symbolise « l'âge d'or » de l'humanité, ce que nous appellerions le « paradis perdu », le temps où les hommes étaient libres et sans lois.

La fête des Saturnales était destinée, chaque année, à « réactualiser » en quelque sorte cet âge d'or, en renversant provisoirement les barrières des lois, de la société, des tabous. S'ensuivaient des orgies sexuelles effrénées, avec cette particularité que pendant la durée de la fête il n'y avait plus ni maîtres ni esclaves, ni riches ni pauvres — donc une sorte de retour à l'état de nature.

Bien entendu nous n'avons cité que quelques exemples de cérémonies religieuses comportant des orgies sexuelles, mais il y en a des centaines dans toutes les religions qui comportent un culte rendu à une déesse de fécondité.

En Europe ils ont disparu (au moins officiellement) depuis le triomphe du christianisme, mais ils subsistent dans plusieurs pays, ainsi en Inde où — voici quelques années encore — la fête du Houli ressemblait fort aux Saturnales romaines.

Ces divers exemples suffisent à montrer à quel point est erronée l'idée que « religion » est automatiquement synonyme de « négation du sexe ».

Mais il faut reconnaître que les religions que nous avons évoquées jusqu'à présent se situent dans une perspective qui nous est assez étrangère, et que par là-même leur exemple n'a pour nous qu'une valeur d'information, car on n'imagine guère nos contemporains se mettre à célébrer le culte de Cybèle ou celui de Saturne, ni même celui de *Durgâ* ou de tel ou tel dieu d'Indonésie ou d'Afrique noire.

2) Le Dieu d'Israël et le sexe.

Il est donc temps d'aborder un autre horizon religieux, celui qui nous est plus familier, celui des religions à dieu-

père, et dont la plus importante, en raison de sa fortune historique, est évidemment la religion hébraïque.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'historique de la religion d'Israël; mais il faut quand même en dire quelques mots pour pouvoir mettre en perspective convenable son attitude face au sexe.

A l'origine, comme on sait, les Hébreux étaient des nomades du désert. Comme la plupart des nomades ils avaient une organisation sociale de caractère patriarcal, où les femmes étaient très assujetties au chef de famille, et où l'accent était mis sur la violence, le pillage, la guerre. A ce peuple, le législateur Moïse (qu'il s'agisse d'un personnage historique ou d'un personnage mythique) donna une organisation et des lois, fondés sur la révélation reçue d'un dieu-tonnerre, trônant au sommet du mont Sinaï. Ce n'est qu'au cours des siècles que les Hébreux en vinrent à croire que ce dieu était le seul dieu existant, mais dès le début ils se considérèrent comme son peuple préféré, et c'est en son nom qu'ils envahirent la Palestine, où ils se fixèrent et devinrent agriculteurs.

En Palestine, ils trouvaient installés les cultes de fécondité dont nous avons parlé plus haut, et beaucoup d'Hébreux se mirent à adorer aussi Ishtar et à fréquenter dans les temples les prostitués sacrés des deux sexes. Comme, par-dessus le marché, ils étaient peu nombreux, il y avait risque de les voir se fondre complètement dans la population ambiante. De sorte que leurs chefs adoptèrent une double politique — politique de natalité d'abord, politique de ségrégation religieuse ensuite. Une série de lois fut promulguée, tendant toutes à réserver à l'exclusive fin de la natalité la vigueur sexuelle de ce peuple jeune : défense de jeter sa semence sur le sol (le fameux péché d'Onan...), défense de « coucher avec un homme comme on couche avec une femme » (la fameuse prohibition qui pèse encore sur nous après 28 siècles écoulés), défense d'avoir des relations avec les prostituées des temples, etc...

Sur le plan religieux, défense de manger les mêmes aliments que les non-Hébreux, défense d'adorer leurs dieux et leurs déesses (car le dieu d'Israël est un dieu jaloux, c'est lui-même qui le dit), défense, défense, défense...

Ainsi s'est trouvé, peu à peu, constitué ce code rituel et législatif de la *Bible* qu'on appelle le Deutéronome, et qui, par rapport aux autres religions de la même époque, est

surtout caractérisé par son côté répressif et par l'accent mis sur les tabous, sur les choses interdites.

Dans ce contexte, il ne pouvait être question de rites sexuels; le sexe était réduit, répétons-le, à l'accroissement de la population. Cela ne veut pas dire que les Hébreux aient toujours été par la suite des modèles de chasteté : l'exemple du roi David et de Bethsabée, celui du roi Salomon et de son harem, suffisaient à prouver le contraire; mais à aucun moment le sexe ne s'est trouvé, dans la religion d'Israël, associé au culte rendu à Dieu.

Ainsi, peu à peu, est née et s'est développée, chez ce peuple, l'idée que non seulement le sexe est exclu de la religion, mais que la modération en matière d'activité sexuelle est une vertu agréable à Dieu.

9) *La chasteté : du tabou magique à la vertu morale.*

Redoutable moment de l'histoire humaine!

Voici née cette notion qui, pendant des millénaires, va dominer les relations du sexe et de la religion pour toute une civilisation : la notion de chasteté.

Jusqu'à présent nous n'avions rien rencontré qui y ressemblât dans les diverses religions que nous avions examinées. Voyons un peu, si nous le pouvons, d'où vient cette notion de chasteté, et quelles sont ses racines profondes.

Là encore il va falloir faire appel à l'étude des sociétés primitives, des croyances magiques, et, au-delà, à la psychanalyse.

L'acte sexuel chez les peuples primitifs, nous l'avons dit, possède une valeur magique très grande. Par voie de conséquence, l'abstention d'acte sexuel a également un sens magique. Les primitifs ont toujours été frappés par la période de fatigue, de dépression psychique et nerveuse, qui suit la jouissance sexuelle (ce que nous appelons, d'un terme qui dit bien ce qu'il veut dire, la « petite mort »). Ils ont aussi constaté que l'abus du sexe conduit à un certain épuisement — comme on dit en pareille circonstance : « je suis vidé ». Alors ils ont tiré les conséquences de ces constatations, en créant un certain nombre de tabous sexuels pour préserver leur force et leur énergie dans les circonstances où ils en avaient besoin : défense de faire l'amour avant de partir à la guerre, avant d'aller à la chasse, etc... L'énergie libérée par l'acte sexuel (en prenant le mot énergie au sens d'énergie électrique ou d'énergie magnétique, par

exemple) est en quelque sorte « accumulée » par l'absence de relations sexuelles, et peut dès lors servir à des fins magiques avec une force accrue : d'où la nécessité, pour les sorciers, de s'abstenir de relations sexuelles plusieurs jours avant les grandes cérémonies religieuses.

Dans les religions antiques, cette valeur mystique de la continence sexuelle était également connue. Ainsi, en Grèce, où le culte d'Artémis, déesse vierge, réclamait des prêtresses vierges. Ainsi à Rome, où l'entretien du feu sacré de Vesta était confié à des Vestales parfaitement chastes. Poussée à l'extrême, cette croyance dans la valeur religieuse de la continence sexuelle aboutit à la castration, dont nous avons cité des exemples à propos de la déesse Cybèle. En Inde aussi, et, je crois bien, dans toutes les civilisations, on trouve des prêtres et des prêtresses voués au célibat et à la chasteté, dans un double esprit de « sacrifice offert au dieu » et de « conservation du potentiel sexuel » pour des fins magico-religieuses.

L'idée de « contrôle de l'impulsion sexuelle » dans un contexte religieux est donc très courante dans beaucoup de religions. Mais dans tous les cas évoqués jusqu'à présent elle ne se situe nullement sur le plan moral. La chasteté peut être considérée comme une exigence rituelle de tel ou tel culte, elle ne constitue pas une vertu. C'est la religion d'Israël qui, pour la première fois, va introduire cette nouvelle notion; du tabou magique on passe à l'interdit religieux, et de là au plan moral.

10) *Religion et morale : le legs de l'Egypte et de la Perse. La philosophie grecque.*

Cette liaison, que nous n'avions pas encore rencontrée jusqu'à présent, entre religion et morale, était un héritage, chez les Hébreux, de deux religions qu'ils connaissaient bien, et qui, l'une et l'autre, avaient su prêter à leurs dieux des exigences morales, conception assez exceptionnelle dans la haute Antiquité. Il s'agit d'une part de la religion égyptienne (on connaît les formules de vertu que les papyrus des tombeaux mettent dans la bouche des morts au moment de paraître devant les dieux : je n'ai pas tué, je n'ai pas volé, je n'ai pas menti, etc...), et d'autre part de cette religion si importante pour l'histoire de la pensée humaine, la religion des Perses, que nous appelons Zoroastrisme ou religion de Zarathoustra, bien qu'elle ait existé longtemps avant Zarathoustra.

Pour les Perses antiques, le monde était soumis à la co-domination de deux dieux, l'un source de tout bien, Ahourâ Mazdâ, l'autre source de tout mal, Ahriman. A la fin du monde il y aura un gigantesque combat entre les deux, d'où Ahourâ Mazdâ sortira vainqueur, mais en attendant les hommes ne peuvent espérer atteindre le Paradis et échapper à Ahriman qu'en pratiquant toutes les vertus exigées par Ahourâ Mazdâ, la justice, l'honnêteté, etc... La chasteté ne figure pas à proprement parler parmi les vertus mazdéennes, mais les tabous sexuels de cette religion sont nombreux et il est certain que l'idéal religieux de Zarathoustra est un idéal chaste. C'est une religion pratiquement sans déesse, de caractère nettement patriste, qui met l'accent sur l'ascétisme, le renoncement aux plaisirs du monde, etc..., et elle a fortement influencé les prophètes d'Israël, en attendant d'influencer les hérétiques cathares au Moyen Age.

Voilà, très sommairement et superficiellement esquissé, le processus qui a conduit la religion hébraïque à ériger la chasteté en vertu morale.

Il faut, en tout cas, admettre que cette évolution correspondait à une certaine tendance naturelle de l'esprit humain, car on constate, dans toutes les civilisations, quel que soit le type de religion, qu'il arrive un moment où la modération en matière sexuelle est considérée comme souhaitable. N'en prenons comme exemple que deux civilisations que nous connaissons bien : la grecque et la romaine.

Les philosophes grecs, dès avant l'époque de Socrate, ont mis l'accent sur la vertu de modération, de contrôle de soi. Cela faisait partie de leur vision du monde, fondée sur l'équilibre et la raison. Ils ne sont certes pas allés jusqu'à refuser ou à condamner le sexe, mais, tous sans exception, ils en ont freiné l'activité. Ce n'est pas parce que Platon a fait de l'amour pédérastique une des bases de sa philosophie qu'il faut oublier que précisément, il préférait l'amour des garçons à celui des femmes parce qu'il le considérait comme plus chaste, moins sensuel. Les philosophes stoïciens, qui considéraient tout plaisir comme contraire au véritable bonheur de l'homme, étaient particulièrement sévères pour le plaisir sexuel.

A Rome, une sorte de puritanisme originel de l'aristocratie se conjuguait, à l'époque de la République, avec l'influence du stoïcisme grec pour faire de la chasteté une

vertu sociale très appréciée (bien que pas toujours pratiquée) : il suffit de lire Cicéron pour s'en convaincre.

Mais la grande différence entre ces doctrines philosophiques, cette chasteté en quelque sorte « laïque », et la vertu chrétienne de chasteté, c'est qu'en Grèce et à Rome il ne s'agissait pas d'impératifs religieux, ou plus exactement que la religion et la morale étaient deux domaines séparés.

11) *La naissance du christianisme : Jésus et le sexe.*

Tel est le contexte historique où est né le christianisme.

De l'enseignement de Jésus, tel qu'il s'est historiquement déroulé aux bords du lac de Tibériade et à Jérusalem, nous ne savons pas grand-chose de certain, puisque les quatre petits récits que nous appelons les Evangiles, et qui portent le nom de quatre de ses disciples, ont été rédigés longtemps après sa mort. Mais cela n'a pas grande importance pour le sujet qui nous intéresse, car il n'y a pas de raison de penser que, sur le point précis de la morale sexuelle, les quatre Evangiles ne reflètent pas l'enseignement authentique de Jésus.

Ce qui frappe dans cet enseignement, c'est sa tolérance sur le plan sexuel. Non seulement Jésus n'a pas condamné le sexe, mais il s'est montré particulièrement aimable pour la femme adultère (que les Juifs condamnaient à mort, en vertu de leur morale patriarcale) et pour les prostituées, telle Marie Madeleine. Certes, il a souvent insisté sur la vertu de « pureté », mais dans son contexte cette vertu est plutôt à comprendre dans le sens de pureté de l'âme et du cœur (qu'on relise le Sermon sur la Montagne, qui est un des sommets de la morale humaine, et l'on remarquera que le sexe en est absent).

D'une façon générale, l'enseignement de Jésus comporte fort peu de condamnations et d'interdits. C'est par cet aspect surtout qu'il s'oppose à l'enseignement juif traditionnel. Le fait que Jésus ne se soit pas marié prouve d'une part qu'il n'était pas, personnellement, tourmenté par le sexe, d'autre part qu'il n'éprouvait pas le besoin de fonder une famille dont il aurait été le chef, donc qu'il n'avait pas la fibre patriarcale. Même sa soumission vis-à-vis des pouvoirs établis (« Rendez à César... ») est une preuve de non-agressivité, typiquement « matriste » pour employer la terminologie que nous avons définie plus haut. Le fait

qu'il ait publiquement rabroué sa mère et qu'il l'ait traitée avec désinvolture (on se rappelle l'épisode : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? ») ne contredit pas ce caractère matriste de Jésus, car il est bien évident que, dans une société aussi patriste que l'était la société juive, le plus matriste des hommes ne peut pas ne pas garder quelque chose du mépris de la femme, ne serait-ce que dans son vocabulaire.

12) *L'évolution anti-sexuelle du christianisme.*

Donc, sur cet enseignement bienveillant, tolérant, chaleureux, il aurait été normal que se développe une religion également tolérante, voire même (dans le contexte du monde oriental d'alors) une religion matriste à caractère sexuel.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi?

Je crois que les causes de l'évolution ultérieure du christianisme vers le patrisme et la condamnation du sexe ont été multiples, et se sont influencées les unes les autres.

Tout d'abord, il y a eu le fait que, si Jésus lui-même était matriste et tolérant, cela n'était pas du tout vrai pour ses disciples et ses apôtres (sauf peut-être pour saint Jean). Saint Pierre était un brave pêcheur marié et père de famille. Saint Paul était un fanatique mal équilibré du point de vue sexuel, hypernerveux, et probablement disciple des doctrinaires juifs les plus hostiles au sexe, les plus intolérants, les plus ascétiques. Une fois Jésus mort, le côté tolérant de son enseignement a été rapidement minimisé par ses apôtres, dont le caractère était si différent du sien.

Autre chose : à peine sorti du petit monde juif, le message de Jésus s'est trouvé répandu dans le monde oriental, dans le monde grécosyrien, en Egypte, à Rome, tous pays où fleurissait une variété de religions à déesses, avec rites sexuels, orgies, etc... Or, bien avant l'arrivée du christianisme, il y avait dans ces pays une réaction anti-sexuelle chez beaucoup d'esprits religieux. La philosophie grecque — notamment celle de Platon — avait familiarisé les esprits avec la valeur morale de la chasteté. Les rites sexuels et sanglants des religions comme celle de Cybèle ou de la Déesse syrienne attiraient certaines âmes, mais en choquaient d'autres. Même une religion comme le culte égyptien d'Isis évoluait vers une conception plus spiri-

tuelle, plus ascétique. Un nombre croissant d'esprits se mettaient à mépriser les religions sensuelles dont ils ne comprenaient plus le sens profond (et qui du reste étaient entrées en décadence de façon choquante. Ainsi les fameuses prostituées sacrées des temples étaient, la plupart du temps, devenues de simples putains dont le caractère religeiux avait pratiquement disparu. De même les prêtres eunuques de la Déesse syrienne ou de Cybèle étaient tombés au rang de vulgaires et scandaleux débauchés passifs que tout le monde méprisait).

Le christianisme, pour tous les gens qui aspiraient à une religion plus sublime, apparaissait précisément comme la réponse à leurs questions : mais dès lors il est facile de comprendre, étant donné sa « clientèle », qu'au lieu d'évoluer vers la liberté sexuelle, il ait au contraire évolué vers la sévérité sur ce point.

Autre chose encore : toute une partie du christianisme s'est trouvé influencée, dès l'origine, par des doctrines mystiques orientales que l'on appelle la *gnose*, et qui étaient fortement teintées de mazdéisme (cette religion perse que nous avons évoquée plus haut). Pour les gnostiques, la chair est une chose mauvaise, œuvre de l'Esprit du Mal. Tout progrès vers Dieu exige une renoncement aux plaisirs matériels — un renoncement qui, dans la logique de la chose, peut être poussé jusqu'à la mutilation. Environ deux cents ans après Jésus, nombreux étaient les chrétiens qui croyaient s'assurer la vie éternelle en se châtrant, comme le célèbre Origène. Sans doute la gnose a été officiellement condamnée par l'Eglise, mais elle l'a profondément marquée malgré tout. Et, de tout le « message » gnostique, ce qui a été surtout retenu, c'est justement l'ascétisme, le renoncement au plaisir.

Ce qui a contribué à répandre cet ascétisme, c'est la vogue des « moines du désert », ces « athlètes du Christ » comme on les appelait, qui renonçaient au monde et se livraient à des prouesses de mortification démentielles; aujourd'hui nous les reconnaissons pour ce qu'ils étaient, des déséquilibrés et des névrosés sexuels (on connaît les légendes : saint Antoine qui, en extase, se voyait assailli par des régiments de femmes nues; saint Pacôme qui, pour échapper aux femmes que le démon envoyait vers lui, se jetait tout nu dans un buisson d'épines, etc...). Ils nous inspirent plutôt de la pitié, et un certain dégoût, que de l'admiration. Mais, à leur époque, ils ont exercé une véri-

table fascination sur les chrétiens, et comme beaucoup d'entre eux devenaient évêques, ils ont cherché à imposer au peuple tout entier leur idéal masochiste.

Pour achever le tableau, il faut se placer dans le contexte du monde romain du IVe siècle, à l'époque où l'empereur Constantin s'est converti au christianisme. L'Empire romain traversait alors une période de « réaction » patriste aiguë, poussée jusqu'à une véritable extravagance dans l'affirmation du pouvoir impérial, de l'ordre social, de la hiérarchie nobiliaire, etc... Dans cette atmosphère générale d'autoritarisme, le christianisme eut vite fait d'être transformé par les empereurs en instrument de règne, en mettant l'accent (à l'inverse de l'enseignement de Jésus) sur les interdictions, les obligations, le côté rigide de la religion, et bien entendu la répression sexuelle.

C'est de cette époque — et de celle qui a suivi, mais qui a eu en gros les mêmes caractères — que date l'essentiel de la législation chrétienne anti-sexuelle : c'est notamment alors que s'est affirmé l'idéal de la chasteté extra-conjugale, et du célibat des prêtres.

Evidemment, il y avait loin de la théorie à la pratique, mais la théorie était là, et ne cessait de se fortifier. En quelques générations, le christianisme s'est trouvé transformé en une machine de répression anti-sexuelle comme le monde n'en avait jamais connu.

(Entendons nous bien. Depuis cette époque, le christianisme a évolué, il a renoncé à certains excès, mais nous faisons ici de l'histoire, et nous parlons en ce moment de l'Eglise du temps de Constantin et de saint Grégoire le Grand).

Pendant un moment, les choses allèrent au point que le mariage lui-même parut menacé. La plupart des écrivains chrétiens de cette époque considérèrent le mariage comme un pis-aller, une concession au péché, presque un péché (cela est sensible dans saint Augustin, dans saint Jérôme. L'idéal absolu est la virginité, la chasteté totale. On approuvait alors les femmes qui refusaient de faire l'amour avec leur mari, si c'était pour rester fidèles au Christ).

Les plus vieilles terreurs magiques de la préhistoire relatives au sexe réapparaissaient : l'empereur Théodose, persuadé que c'était l'homosexualité qui était responsable des épidémies et des tremblements de terre, promulgua une loi pour condamner les homosexuels à être brûlés vifs : cette loi était encore appliquée en France il y a à peine deux

cents ans, et en Espagne plus tardivement encore. Finalement le mariage resta toléré (sans doute parce que les empereurs, même chrétiens, n'avaient pas envie de voir leur empire se dépeupler par excès de chasteté), mais pour des siècles le christianisme resta littéralement obsédé par la question du sexe. Les catalogues des œuvres des Pères de l'Eglise fourmillent de titres tels que : *A la louange des vierges, De la vertu de chasteté, Le démon et l'impudicité,* etc... Les conciles ont multiplié les interdictions d'ordre sexuel, allant jusqu'à entrer dans des détails d'une précision absolument scabreuse — et nous ne parlons pas des fameux Pénitentiels, ces manuels à l'usage des confesseurs, qui énuméraient minutieusement tous les péchés sexuels possibles et imaginables, avec l'indication des peines correspondantes.

13) « *Vertu* », « *pureté* », « *morale* » : *trois mots révélateurs.*

De cette obsession sexuelle de l'Eglise chrétienne, il reste aujourd'hui une trace très frappante, pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir c'est le sens qu'ont pris les mots *vertu*, *pureté* et *morale*.

Etymologiquement, la morale est la science des mœurs, c'est-à-dire de ce qui se fait ou de ce qui ne se fait pas. Pour les philosophes grecs ou latins, c'est la définition du bien et du mal, d'une règle de vie pour l'humanité. Or, dans le langage chrétien, les mots « morale » et « moralité » sont devenus tout simplement synonymes de chasteté. Cet abus de langage est passé dans la loi, même dans la loi laïque puisque le mot « outrage à la moralité publique » ne s'applique pas au vol, au meurtre, au mensonge, à la fraude, mais uniquement aux délits sexuels; et l'expression « bonnes mœurs » est devenue synonyme de « chasteté ».

Le mot « vertu » a subi la même déformation : quand on dit qu'une femme est vertueuse cela ne signifie pas qu'elle est honnête, sincère, courageuse, charitable, mais uniquement qu'elle ne fait pas l'amour avec d'autres hommes que son mari.

Le détournement de sens est encore plus sensible avec le mot « pureté » qui, dans toutes les religions antiques, avait un sens religieux, rituel — être pur c'était présenter les conditions physiques et morales nécessaires pour participer au culte, conditions qui allaient de la propreté cor-

porelle au respect de certains tabous : ainsi, encore aujourd'hui, les Musulmans se « purifient » en se lavant les pieds, les mains et le visage avant d'entrer dans la mosquée. Tandis que dans le christianisme le mot « pureté » a pris exclusivement le sens de « respect des tabous sexuels » et « péché d'impureté » est synonyme d' « acte sexuel ».

C'est le plus extraordinaire exemple d'une « fixation » véritablement morbide sur le problème sexuel, et d'un appauvrissement de la morale réduite à son aspect le plus négatif, puisque, dans le langage chrétien, un meurtre n'est pas qualifié « d'immoral », tandis que la lecture d'un livre où il est question de sexe est, elle, « immorale »!

MARC DANIEL.

(*à suivre*)

LE CODE PÉNAL ET L'HOMOPHILIE

Ce que tout Arcadien *doit savoir*

— 6,50 F —

HORIZONS VARIÉS

par PIERRE NEDRA.

Il y a deux mois, à la veille du printemps, Paris ouvrait par le gala du palais de Chaillot l'année internationale de la lutte mondiale contre le racisme, organisée par l'O.N.U. et l'U.N.E.S.C.O.

De cœur au moins, *Arcadie* s'y est associée : elle a toujours pratiqué, depuis quatorze ans, le plus strict antiracisme et elle a souvent proclamé qu'elle était aussi hostile à la ségrégation raciale qu'à la ségrégation sexuelle.

Dès ses premières livraisons elle a proclamé, sous la plume de René Guyon, ce souhait ou plus exactement, cette requête, de la franche reconnaissance par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, de ces deux égalités, et raciale, et sexuelle, cette dernière n'étant pas jusqu'ici, dans les textes adoptés, aussi explicitement recommandée que la première : elle y est incluse, comme sous-entendue, certes. Mais, comme on le dit en France familièrement, il est des choses qu'il vaut mieux encore « dire », que seulement sous-entendre!

*
**

Or ces choses, justement, sont dites de plus en plus nettement en pays scandinaves, on le sait, en Angleterre, et dans de nombreux milieux américains.

Prétendra-t-on que les Pays-Bas sont de culture extravagante ou arriérée? C'est de là pourtant que nous arrive cette *Homosexualité* — analysée par ailleurs — imprimée et éditée à Tours (que l'on appelait au Moyen Age la seconde Rome) par la célèbre maison Mame, un des plus puissants éditeurs « pontificaux » : rendez-vous en France même, des clartés calmes du Nord avec l'aveuglant et brutal soleil latin.

Dans une autre perspective, certes, le théâtre anglais, de plus en plus audacieux par sa sincérité, a fait entendre cet hiver, six mois durant, donc à plus de cent mille personnes, de bien grandes vérités sur le même sujet, à Paris même, près de l'Opéra, aux Mathurins — dans le cabinet d'un avocat que jouait Michel Bouquet (le père de Trennes, à l'écran, des *Amitiés particulières*). Dans la deuxième partie de cet *Irrecevable témoignage* (en anglais *Inadmissible evidence*), de John Osborne, un homme jeune, marié, d'aspect parfaitement sympathique, et « normal »! y exposait, à son défenseur, c'est-à-dire face au public, sa toute naturelle homosexualité... et sans l'ombre d'une gêne quelconque... Foin des complexes! C'était pour lui expliquer comment un incident d'ordre social, disons, l'avait amené de Piccadilly Circus (en raison des règlements et habitudes en vigueur à Londres)... jusqu'à cette étrange extrémité où il se trouvait d'avoir besoin d'un « défenseur » — alors qu'il n'avait commis absolument aucun crime, ni la moindre infraction dommageable à qui que ce soit, ni même contre « les mœurs », ses intentions étant restées toujours parfaitement claires, pures et désintéressées. Franchement, on le sentait : il ne comprenait pas. Le public du théâtre, à son tour, qui l'écoutait... dans un silence remarquable..., commençait-il, lui? à comprendre? Question? Inutile de faire remarquer ici à quel point cet épisode était — en Angleterre — ces dernières années — une allusion brûlante aux discussions de l'opinion et du Parlement.

Retransmise en février par *France-Culture* cette pièce n'y fut amputée que de deux mots, trop nets, trop concrets... qui eussent dérouté les auditeurs mal avertis d'un dimanche après-midi.

***

« Pureté », « morale », « vertu », comme Marc Daniel le faisait si justement remarquer dans sa conférence aux abonnés d'*Arcadie* : mots et concepts curieusement confisqués, réservés, depuis dix-neuf siècles, par les tenants — sur le plan sexuel — du terrorisme et de la frustration — « dans le cadre », comme on dit à la radio! — d'une *certaine* morale religieuse.

Il est bien entendu que tuer son prochain sous prétexte de guerre n'a rien d' « impur », que le voler sous prétexte de commerce n'a rien d' « immoral », mais que l'activité

sexuelle, par contre, est le contraire de la « vertu »! Incroyable déviation de notions pourtant essentielles, fondamentales, si l'on veut vraiment situer l'homme parmi ses semblables, et créer pour tous un climat acceptable.

*
* *

En face, donc, de ces efforts méritoires pour ramener, loin des psychanalystes, le fameux « problème »! de l'homosexualité sur le terrain du raisonnable et des réalités de la nature — où l'a placé, répétons-le, si clairement Daniel Guérin (dans sa petite présentation heureusement rééditée du rapport Kinsey) — il nous faut constater la sarabande déchaînée des hebdomadaires à sensation, en mal de copie croustillante, qui continuent à présenter, chacun à leur tour..., « le fléau du siècle »! Car le fléau du siècle, c'est... ... vous vous en doutez. Consolons-nous du reste : l'homosexualité n'est, paraît-il, le fléau... que de *notre* siècle : Après l'an 2 000, tout sera liquidé! Mais la guerre, elle! a été le fléau de *tous* les siècles... Et Oppenheimer a dit son pessimisme pour l'avenir. C'est là un fléau plus préoccupant! N'importe!

Voyons donc le fléau passager. Il est présenté d'ailleurs sous les couleurs les plus variées :

On travaille à *Détective* (n° 1 082 du 23 mars, et suivants) dans le genre ténébreux et dramatique : on nous présente des homosexuels mystérieux de grand standing — comme disent les promoteurs de résidences : « un Jacques De..., un Pierre H... ». Ces malheureux, confortablement installés dans les profonds fauteuils de leurs clubs feutrés, aux lumières tamisées, aux alcools capiteux..., déplorent ou maudissent leur éducation « criminelle ». L'un était, dans sa jeunesse, toujours habillé en petite fille, et il « avait des nattes »..., il se souvient « de jupes, de petites robes »... et de la voix « si douce » de son père... Affreux souvenirs!... Résultat : il est « en marge de la société ». (Il a dû lire Marguerite Gillot!) L'autre — superbe physique du reste, ceinture noire du judo, « a fait du karaté », etc... — pourquoi est-il là? « parce que les baisers trop nombreux de sa mère, ses étreintes fébriles... », l'ont « fatigué »... Ses tantes (il en avait deux!) l'ont trop gâté... et ses sœurs, trop choyé! Ce fut une conspiration de toute la famille...! Et, puisqu'il « contrecarre »! « les lois les plus formelles » de la société!... il a l'impression « d'avoir une

[illegible] ». Il a aussi à subir « le *mépris* de sa concierge! et des commerçants du quartier ». D'où sa réclusion quasi volontaire... C'est tout aussi affreux que pour l'autre...

Mais rien n'est perdu : ils sont *riches*. Et ce ne sont pas des « vicieux ». Les psychanalystes les en assurent et les rassurent : ils sont « irresponsables de leur condition ». Et le docteur de service explique *aimablement* par quelle cure on peut sauver chacun d'eux, le... *reconvertir*. Bref, on a compris...

Les coupables, ce sont les *parents*. (Ils sont morts.) Et l'on n'accuse pas les vivants, clients éventuels, à « reclasser »... Les mœurs américaines essayent donc de faire tache d'huile de ce côté de l'Atlantique. C'est plus précis qu'à *Candide* ou 05. On sent que nous aurons bientôt les bonnes adresses. Photos tout aussi convaincantes qu'à *France-Dimanche* : des garçons ou des hommes parfaitement normaux, souriants, bien portants..., mais le rectangle noir est plaqué sur les yeux. Il ne faudrait pas qu'on les reconnaisse, ces malheureux!

A *Santé et beauté* et *Culture physique*, qui se sont réunies dans le numéro 836, c'est une autre orientation : on nous offre un dérisoire bréviaire (très abrégé) des *anomalies*, *aberrations* et *déviations* sexuelles. Tout vient des « éducations maladroites », des « contrariétés sociales » — et les parents, en passant, ne sont pas oubliés, là non plus. Mais les grands coupables, en doutez-vous?... ce sont les collèges et les casernes!...

Dans ces conditions, ce qu'il faudrait expliquer — redemandons-le une fois de plus — c'est qu'il y ait *encore*, de ci de là, tant d'hétérosexuels, parmi ceux qui ont connu collèges et casernes.

Donc ni familles, ni collèges, ni casernes! La cause est entendue.

La *Sexologie médicale* (n° 8) elle, c'est un troisième genre qu'elle inaugure : elle nous conte sur un ton détaché, voire badin..., sept ou huit histoires de liaisons homosexuelles (ou d'hommes ou de femmes) en affectant de n'y attacher aucune importance spéciale — suggérant même que ce ne sont là qu'incidents bien courants. C'est le genre *léger*..., le genre tant mieux (ou tant pis!). Pas d'adresses de psychanalystes. La brochure est illustrée..., sémillante..., *émoustillante* aussi. Parfait pour midinettes averties. Au lieu de broyer du noir, ici, on travaille dans le rose... ou le bleu ciel!

On affecte d'être autrement sérieux, et on l'est presque, à *Reportage* (n° 24), dont le contenu est un très correct tableau des horreurs et des folies du racisme. Il n'y a pas un seul mot dans toute la livraison qui concerne la sexualité.

Mais la *couverture* est à la fois très commerciale et très intelligente : un nègre assez herculéen tient dans ses bras — ramasse et soutient dans ses bras — en l'embrassant à pleine bouche, un blanc, qui se pend à son cou, comme fait (classiquement) la femme. C'est brutal, inatendu, et cela donne à réfléchir... avec ces quatre mots pour légende :

Le racisme : problème sexuel? C'est tout.

Interférence, semble-t-il, de deux problèmes? *des* deux problèmes! énigmatique pour l'Européen... Mais banale pour l'Américain, puisqu'aux U.S.A. particulièrement, les mâles blancs sont extrêmement impressionnés par la puissance virile des Noirs. Cette supériorité noire, cette menace sexuelle noire, alimente plus ou moins consciemment, pour une très large part, les sentiments négrophobes encore si vifs..., malgré les nobles efforts du gouvernement et des gens raisonnables.

Le Canada... évolue, bouge, s'humanise : quel changement avec ce que nous constations il y a quelques années! *Le Quartier latin* du 2 février, hebdomadaire des étudiants de Montréal, a publié un « nouveau cahier » de 16 pages intitulé *Sexologie*. Son esprit est très large, très tolérant, très ouvert et compréhensif à tous égards : étude étonnante sur l'onanisme, sur les minorités sexuelles, sur la « québésexétude » (sexualité du Québec) :

Je connais des familles où l'on transmet encore une fausse pudeur que l'on dit « naturelle »..., écrit l'un. Un autre explique :

Pour la société, le dévié ou le pervers... est celui qui, sur le plan sexuel, se comporte différemment de la majorité, ou manifeste son intinct sexuel d'une manière que la majorité n'approuve pas. La définition de l'anormal sexuel varie donc d'un siècle à l'autre et d'un peuple à l'autre...

Le mot anormal prend donc... un sens moral : il est le fruit d'un jugement de la société...

Il n'est pas exagéré de dire que les minorités sexuelles font très souvent l'objet d'une véritable persécution.

Existe-t-il une morale de la sexualité? J'avoue que j'éprouve un très grand scepticisme à l'égard de la morale, etc..., etc...

La société condamne... des comportements sexuels absolument inoffensifs, prétextant qu'ils comportent de graves atteintes à la morale...

... ce qui est prohibé pour des raisons morales et ce qui l'est pour des motifs d'ordre public? bien difficile à distinguer, etc..., etc...

Et ceci plus net encore :

L'homosexualité..., pratiquée par des partenaires consentants, ne trouble en aucune façon l'ordre social...

Quand un comportement ne porte aucune atteinte à l'ordre social la société, en le réprouvant, fait de la discrimination.

Ainsi ces étudiants de la grande ville française, où se tient cette année l'exposition universelle, nous ramènent au problème de la Déclaration des droits de l'homme et au « racisme sexuel », qu'ils condamnent.

Le 19 décembre, *le Petit Journal*, de Montréal encore, célébrait de son côté « la tolérance sexuelle », vraiment très large, des campus américains et regrettait que le Québec fût aussi loin des positions « audacieuses » dont il entretenait ses lecteurs : *Il n'y a aucune évidence que la présence d'un homosexuel sur un campus ait accru le pourcentage d'homosexualité,* avait précisé la présidente du Lawrence College.

« En plein siècle de nivellement sexuel » (Maryse Choisy) ou, si l'on préfère, « au milieu de cet immense maelstrom de révolution sexuelle » que nous évoquions en mars, *Le Monde et la Vie* d'avril (n° 167) s'insurge lui, et renâcle, dans un désordre furieux, contre cet *Aggiornamento pour homosexuels* (pages 22-24). Ce titre fort spirituel, et même assez exact, s'étale au-dessus d'une excellente photo du visage (terrible de lucidité) du David de Michel-Ange, et l'on se demande quel est le Goliath qu'il perce et menace de son regard aigu... On comprend bientôt.

Ce magazine de choc, qui défend un catholicisme médiéval, maurrassien et rageur..., mais sans la verve et le souffle d'un Léon Bloy! — s'en prend essentiellement à l'assouplissement des règles morales, à l'humanisation des verdicts, à « l'ouverture au monde réel »... des traditions et des doctrines sclérosées. De ce chaos de colère et d'anathèmes, de ce magma d'indignation et de railleries... contre les Belges et les Hollandais, les Jean Genêt et les prix Nobel, etc..., etc..., il ressort surtout qu'on en veut essentiellement à cette compréhension nouvelle de l'église catho-

lique, et qu'on s'en prend d'autre part aux psychanalystes eux-mêmes, qui absolvent leurs patients et « ne permettent pas toujours au pécheur de s'arracher au péché ».

Freud est le grand accusé de toute l'affaire... Mais, au fait, existait-il du temps des Sodome et des Gomorrhe « qui ont suscité la colère de l'Eternel »? On en vient alors, pour finir, à exhaler les miasmes de ce « marécage » de Maxence Van der Meersch (voir *Arcadie*, n° 59, pages 28 à 38) et l'on nous crie que « la planche de salut, c'est Dieu, bien sûr ». De salut?

Oui, puisqu'on a jeté aux orties « péché, volonté, pureté... », etc..., etc... Nous retombons dans la « pureté » de tout à l'heure!

*
**

Le mot « anormal », lui, inquiétait notre étudiant canadien.

La notion qu'il recouvre est circonscrite, scrutée, évaluée avec infiniment de tact et de précautions par Georges Canguilhem (*Le normal et le pathologique*. P.U.F. Réédition de 1966). Jean Lacroix en a parlé avec respect et déférence le 8 janvier dans *le Monde*. Il y aurait vingt citations à faire... qui éclaireraient magnifiquement notre « problème » et montreraient (cruellement) la cécité de ceux qui n'ont aux lèvres que ces termes décisifs et ces catégories tranchées... dont la nature elle-même n'offre pas d'exemple, en sa variété infinie! Il y aurait pour beaucoup de personnes le plus grand profit à méditer sur cette vaste et profonde étude médicale, biologique et philosophique...

Rappelons enfin que la frontière si délicate à établir... — si on peut l'établir! — entre le normal et le pathologique ne doit en aucun cas être influencée par les tabous très divers de toutes les civilisations, mortes ou vivantes, que nous connaissons. Et que toute préoccupation « morale » *a fortiori*, est à écarter absolument. N'en déplaise à Paul de Tarse!

*
**

Une autre longue méditation serait à conseiller aussi à tous les médecins, psychiatres, psychanalystes et autres soutiens dévoués de la pauvre humanité, dans la recherche d'un monde moins borné et moins cruel..., ce serait la simple étude très concise, très dense du *Monde Libertaire* (n° 129, février 67) sur *La sexualité et le combat culturel*

(pages 8 et 9). Il y a là un effort remarquable pour faire un tri sévère entre le biologique, le social, le culturel... et l'on y cherche les raisons profondes, mais réelles, de la triste politisation de toutes ces questions. Tout cela dans la ligne suivie, ou en terrain défriché, si l'on préfère (depuis plus de trente ans), par le grand Wilhelm Reich mort en 1957.

*
**

Il serait superflu, après cela, il serait fastidieux surtout! — après ce tour d'horizon (si fragmentaire qu'il soit) — de se perdre dans l'analyse des disputes souvent cocasses de ces divers clans de médecins, plus ou moins psychanalystes, qui confrontent interminablement leurs méthodes et leurs espoirs, pour allécher ou retenir leurs clients désireux de se « reclasser », de se « déculpabiliser »... ou simplement de se rassurer. Cela se lit dans ces petites revues, brochures, ou plaquettes publicitaires publiées par les innombrables laboratoires pharmaceutiques — en quête, eux aussi, de clientèle. De temps à autre, il se trouve heureusement un Dr Vachet pour bousculer tout ce fatras d'une large bouffée d'air pur et de bon sens — et rappeler de simples vérités... optimistes... et décourageantes pour tous ces guérisseurs.

*
**

Ainsi, tout de même, on l'a vu, quelques heureuses oasis, quelques précieux points de repère dans cette lutte contre l'obscuratisme éclairé... existent çà et là.

En tout état de cause, le grand devoir de tous, nous disons bien : *de tous*, c'est de débarrasser les hommes de leurs préjugés et de leur hostilité si stupide à un comportement qui ne regarde que l'individu, n'est en aucune manière une gêne (bien au contraire) pour nos sociétés à prolifération galopante, et qui, conforme à une nature minoritaire, *respecte* cette nature, sans aucun dommage, encore une fois, pour qui que ce soit.

*
**

Le problème de « l'homosexualité » n'existe seulement que dans l'opinion, dans ce préjugé paulinien, transmis, et cultivé d'âge en âge, par ceux qui ont eu quelque intérêt, direct ou indirect, à le perpétuer.

Et sur le plan pratique et quotidien, n'oublions jamais que la véritable civilisation, c'est le respect sincère de toutes les minorités — quelles qu'elles soient — si elles sont inoffensives. Par contre, toute ségrégation, elle, risque de devenir offensive.

Même purement sentimentale, toute « offense » à la liberté de l'individu ne saurait avoir de justification que si cette liberté elle-même ne risquait à son tour de menacer la liberté d'autrui.

Certains s'alarmeront de cette liberté en raison, diront-ils, de l'exemple qu'elle offre... C'est possible en effet.

Mais alors faudrait-il démontrer *où* serait le mal...

Que ne s'alarment-ils, alors ! des exemples *d'impuretés* (réelles!) *d'immoralités* (caractérisées!) et de *vertu bafouée* de mille et mille manières!... par le crime, tous les jours, à chaque instant et partout... exemples offerts en vrac et à foison... par tous les moyens de connaissance et de diffusion... à une jeunesse que nos sociétés pourrissent, automatiquement, avant même qu'elle sache lire (télévision!).

Et ce n'est point ici une « minorité »! mais suffisamment offensive, elle!

PIERRE NEDRA.

RELIURES
1966-1967

La reliure : 14 F

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

CINEMA.

Après l'invasion des films homo-érotiques signalée dans nos précédentes chroniques, le front est plutôt calme ces temps-ci.

A signaler cependant : *Johnny Yuma,* un western sexy dont le protagoniste est Mark Damon. Presque toutes les scènes du film sont étudiées de façon que le bel acteur montre son corps nu. Il se baigne nu dans un lac et les bandits lui enlèvent ses vêtements. Dans une autre scène il sort du lit tout nu. Ailleurs encore on le voit quitter sa baignoire. Il paraît qu'à Hollywood on est en train de tourner un autre film de ce genre, avec George Segal.

La Notte del desiderio (*La Nuit du désir*), film de John Albin et Peter Bernels, avec Ingrid Thulin et Paul Hubschmidt. Nadine, femme d'un ambassadeur à Athènes, mène la belle vie et se donne à un nombre d'hommes indéterminé : la raison en est que son mari est trop absorbé avec un beau jeune blond secrétaire, avec qui il semble qu'il veuille s'enrôler dans une « Phalange grecque » non autrement précisée. La fin du film, bien entendu, est « morale ».

Il sapore del peccato (*La Saveur du péché*), film argentin tiré d'un roman noir de chez Gallimard, avec Jean Martin et Albert Suarez. Un auteur dramatique nourrit des sentiments morbides pour un orphelin de 19 ans, dont il est le parrain. Mais le jeune homme tombe amoureux d'une actrice de mœurs faciles qui lui fait goûter des plaisirs interdits, bien que légaux. Le parrain scandalisé et dévoré

de jalousie veut reprendre son filleul sous sa tutelle. Le jeune homme, enfin désabusé sur sa dulcinée, s'échappe de chez elle en lui disant qu'elle n'est qu'une ceci et une cela. Puis il meurt. Mystère : qui l'a tué ?

Daisy Clover, de Robert Mulligan. Bref épisode homosexuel : la protagoniste épouse un acteur célèbre, mais au cours du voyage de noces, dans un motel, celui-ci l'abandonne pour aller retrouver un garçon.

Signalons enfin une petite orgie homosexuelle dans le film français *Galia*.

THEATRE.

Le *Hamlet* de Shakespeare-Marowitz est une version fantaisiste et divertissante de la célèbre tragédie, récrite dans le style psychanalytique à la mode. Hamlet veut coucher avec sa mère, Ophélie est une putain, Laërte est vaguement amoureux de Hamlet, etc...

Il Sole e la Luna (*Le Soleil et la Lune*), de Guglielmo Biraghi, a été représenté l'année dernière avec assez peu de succès sur les scènes italiennes. Cette comédie vaut néanmoins la peine d'être signalée, en raison de son sujet original. Il s'agit du duel de deux amants, Pia et Mario. Le fils de Pia, Oreste, s'est suicidé, en prononçant le nom de « Tolomeo ». Qui était ce dernier ? Oreste avait-il une « amitié particulière » ? ou bien Mario était-il amoureux d'Oreste et l'a-t-il tué parce qu'il lui résistait, après lui avoir raconté ses relations avec sa mère ?

On joue aussi en Italie *Drôle de couple* (sous le titre *La Strana coppia*) de Neil Simon, avec Walter Chiari et Renato Rascel; on sait que cette pièce triomphe à Paris depuis le début de la saison au théâtre de la Renaissance.

LIVRES.

Comme d'habitude, le plus grand nombre de livres à signaler dans cette chronique sont des traductions de l'anglais ou de l'américain.

Du côté de l'Angleterre, notons la vogue toujours croissante des ouvrages sur Oscar Wilde, qui décidément tient la vedette. Mondadori a publié la traduction de *Victoria Regina versus Oscar Wilde, homosexual*, sous le titre *L'Angelo sofisticato;* c'est le récit du procès de Wilde; on y trouve un certain nombre de choses intéressantes, comme cette lettre de Wilde à Douglas : « C'est un miracle que tes lèvres rouges comme des pétales de roses soient faites autant

pour la musique des poèmes que pour l'ivresse des baisers ». Il a manqué à Wilde de pousser son esthétisme jusqu'à l'extrême logique de Barbey d'Aurevilly, qui, interrogé s'il pratiquait l'homosexualité, répondit : « Mes goûts m'y portent, mes principes me le permettent, mais la laideur de mes contemporains me dégoûte ». D'Oscar Wilde lui-même, Feltrinelli publie *De Profundis*, dont on connaît la beauté et l'importance pour la compréhension de la destinée wildienne, avant l'ultime chute et la tragédie finale.

Toujours d'Angleterre, la réédition du « roman noir » de William Beckford, *Vatek*, à propos duquel *L'Espresso* écrit : « Ce n'est pas un hasard si l'un des préfaciers les plus enthousiastes de *Vatek* a été Mallarmé... Mais si Mallarmé appréciait surtout dans cette œuvre « des crimes vagues et d'ignorées langueurs virginales », — atmosphère éphébique, androgyne, de chasteté contrainte —, la vérité est que Beckford lui-même semble bien avoir pratiqué avec désinvolture et persévérance les crimes qu'il raconte. Ses biographes se posent la question, à propos d'un certain beau jeune homme qu'il connut, de savoir s'il a péché avec lui contre la chair ou contre la religion, — c'est-à-dire, pour être clair, s'il a couché avec lui ou s'il l'a initié aux sataniques luxures des Messes noires. Probablement l'un et l'autre, étant donné que, comme Beckford l'a lui-même admis fort explicitement, il organisait dans son château gothique de Fonthill des réunions voluptueuses qui duraient plusieurs jours d'affilée, et au cours desquelles n'importe quoi pouvait se produire... ».

Pour en finir avec les traductions de littérature anglaise, signalons, chez Garzanti, *Addio a Berlino* (*Adieu à Berlin*) de Christopher Isherwood, et, chez Garzanti également, un récent livre d'Angus Wilson, *I vecchi allo zoo* (*Old Men at zoo = Les vieux au zoo*), dont certains épisodes et personnages sont vaguement homophiles.

Du côté des traductions de l'américain, nous avons à noter :

James Baldwin, *Gridalo forte* (*Go tell it on the mountain = Va le crier sur la montagne*), le premier roman du célèbre écrivain noir, assez médiocre et du reste moins riche du point de vue homosexuel que les œuvres suivantes, plus connues (éd. Rizzoli). La traduction italienne de *Another Country* (*Un autre pays*) du même James Baldwin est sortie en édition bon marché.

Hubert Selby Jr., *Ultima Fermata a Brooklyn* (*Last Exit to Brooklyn = Dernière sortie vers Brooklyn*) est une des

« sensations » littéraires américaines de ces derniers mois. En fait, ce roman souffre de toutes les conventions de ce genre d'ouvrages « de choc » : personnages superficiels, appartenant tous aux catégories les plus basses de l'humanité, milieu sordide, langage ordurier, charabia prétentieux et à demi incompréhensible, etc... Etant donné qu'il s'agit d'un tableau de la « cité de la nuit », on y voit des homosexuels par dizaines, mais tous vus à travers les clichés habituels : le vice, la débauche, la dégradation, etc... On comprend que ce livre ait été aussitôt interdit (Ed. Feltrinelli).

Tennessee Williams, *Tutti i racconti* (*Toutes les nouvelles*), chez Einaudi. James Léo Herlihy *Cow-boy a mezzanotte* (*Un cow-boy de charme*), chez Rizzoli. Pour ces deux ouvrages, voir les comptes rendus des traductions françaises dans d'autres numéros d'*Arcadie*.

Du côté des traductions du français, il n'y a guère à signaler que *Partire prima di giorno* (*Partir avant le jour*), de Julien Green, et un recueil de lettres de Proust, sous le titre *Lettere ai miei personaggi* (*Lettres à mes personnages*) l'un et l'autre chez Rizzoli.

Dans le domaine des essais, notons : Ernst Morris et L. Lotli David, *La condotta sessuale in America e la relazione Kinsey* (*Mœurs sexuelles en Amérique et Rapport Kinsey*), dans les livres de poche Longanesi; Nina Epton, *Eros e Costume in Francia* et *Eros e Costume in Inghilterra* (*Eros et mœurs en France* et *Eros et mœurs en Angleterre*), chez Lerici; *Storia generale della prostituzione* (*Histoire générale de la prostitution*) de Fernando Henriques, chez Sugar, en 2 volumes dont le second a été traduit en italien par l'auteur des présentes *Nouvelles d'Italie*.

Pour terminer, signalons un guide de Rome, intitulé *Roma Sette*, qui cite parmi les lieux à visiter un bain du Tibre — le Ciriola — bien connu des amateurs de garçons d'un certain genre, et où il n'est pas recommandé aux femmes d'aller si elles ne veulent pas se faire mettre dehors par les habitués...

Enfin, — signe des temps ? — l'Italie commence à se mettre au goût du jour en matière de publications « osées » : œuvres de Sade éditées chez Corno, *Fanny Hill* en traduction intégrale aux éditions Commissionnaria Foro, réédition des *Dubbi Amorosi* de l'Arétin chez Sampietro; mais ce dernier volume, d'une obscénité superlative (où se trouvaient plusieurs « questions » d'ordre homosexuel) a été aussitôt interdit.

CHRONIQUE.

Enquêtes.

La mode est aux enquêtes sur l'homosexualité. Soit !

Citons donc, bien qu'elle date déjà de quelque temps, celle qu'a publiée le mensuel *Panorama*, car elle est particulièrement significative et importante.

Le journaliste de *Panorama* commence par se féliciter d'une certaine tendance de l'évolution des mœurs, qui abandonne le moralisme mesquin et qui conduit à une plus grande tolérance de l'homosexualité, de sorte que les homosexuels se sont mis à s'organiser en tant que minorité réelle, qui possède ses droits et ses façons de penser et de vivre. Puis il entreprend de tracer le tableau de l'homosexualité d'aujourd'hui, mais les données sérieuses sont extrêmement rares, notamment dans les pays, comme l'Italie, où ces mœurs ne sont pas considérées comme un délit. *Panorama* cite un certain nombre de revues homosexuelles du monde (parmi lesquelles, évidemment, *Arcadie*), et relate de façon détaillée la formation de l'I.C.S.E. Néanmoins, remarque le journaliste, cette effervescence sociale ne signifie pas que les homosexuels se soient réconciliés avec eux-mêmes, ni qu'ils soient heureux d'être ce qu'ils sont : à preuve, le nombre d'entre eux qui vont trouver le médecin dans l'espoir de changer de situation. Selon Giese, ils englobent 36 % du total des homosexuels (1). Cependant, note *Panorama*, il y a bien peu à attendre, dans ce domaine, des médecins, dont l'article met en lumière la fréquente incompréhension sur le plan humain et l'incompétence scientifique.

Le journaliste de *Panorama* s'efforce ensuite de définir ce qu'est l'homosexualité. Ce n'est pas une névrose, car la névrose est un état de non-adaptation, et beaucoup d'homosexuels sont sereins et équilibrés. Un vice, alors ? Non plus : car si certains homosexuels commettent des crimes, ils sont moins nombreux proportionnellement que les hétérosexuels.

L'homosexualité est-elle innée ou acquise ? Autrement dit, est-ce un phénomène normal ou anormal ? Compte tenu de ce que, dans la nature, il n'existe pas un lien direct et immédiat entre l'instinct sexuel et la perpétuation de

(1) La rédaction d'*Arcadie* laisse au Professeur Giese l'entière responsabilité de cet étonnant pourcentage ! (N.D.L.R.).

l'espèce, l'homosexualité peut-elle être considérée comme naturelle ? Il semble que l'auteur de l'article donne une réponse affirmative à cette dernière question : ce qui est anormal, à ses yeux, ce n'est pas l'homosexualité en elle-même, mais le caractère exclusif qu'elle revêt chez certains.

Pour finir, *Panorama* fait l'éloge de l'évolution de la loi anglaise, et analyse brièvement la situation légale en Italie. La loi italienne est tolérante, bien que sévère pour la prostitution masculine. Souhaitons que l'extension de l'homosexualité n'entraîne pas un durcissement de la législation, et que notre pays continue à faire preuve dans ce domaine de civilisation et de maturité, en développant les recherches de psychologie et de sociologie sur ce problème humain important.

Beaucoup plus récente, mais moins importante, une enquête menée sous forme de « table ronde » par l'hebdomadaire *Men*, spécialisé dans les nus féminins. Conclusion de cette enquête : « Nous sommes tous d'accord pour définir l'homosexualité comme une anomalie sans caractère pathologique assuré. Anomalie qui devrait être soignée et guérie, dans la mesure où la chose est possible, avec l'aide des pouvoirs publics... »

Sur l'hebdomadaire *Il Borghese*, deux photos côte à côte. Légende de la première : « Taormine 1900. Les découvertes du baron de Fersen ». (Et l'image montre deux jeunes éphèbes nus, à la pose équivoque). Sous la deuxième photo : « Rome 1966. La dernière découverte de Pier-Paolo Pasolini ». (Et l'on voit le célèbre écrivain à côté d'un jeune garçon de modeste origine).

Sans quitter la presse italienne, mais en portant nos regards Outre-Alpes, relevons l'enquête que l'*Espresso* a consacrée à l'homosexualité en Allemagne, et qui se conclut ainsi : « Il est impossible de dire exactement combien d'homosexuels compte l'Allemagne. Selon l'Institut de recherches sexologiques de l'Université de Berlin, un homme et une femme sur 20 sont homosexuels. Selon Hans Giese, un sur 13. En tout cas, tout le monde est d'accord pour admettre que depuis la guerre l'homosexualité, surtout masculine, s'est considérablement répandue en Allemagne. Kinsey, qui l'avait remarqué, pensait que c'était une bonne chose, parce qu'un peuple comptant de nombreux invertis était moins porté à faire la guerre. A quoi on peut opposer que Roehm, le premier chef des S.A., était notoirement pédéraste, et que Gœring aimait avoir des relations sexuelles

avec des hommes et participait, vêtu en femme et muni de faux seins, aux orgies qu'organisait Gœbbels ».

Quant à ce tableau que *L'Espresso* trace de certains « locaux nocturnes » de Paris, les lecteurs d'*Arcadie* en penseront ce qu'ils voudront : « Pour les jeunes gens, complets de Cardin, d'inspiration homosexuelle, élégants, avec revers étroits, cravates et pochettes assortics et voyantes... Filles toutes jeunes, d'une beauté immédiatement tangible, toutes menues, avec un minimum de courbes qui les distinguent de leurs compagnons, eux-mêmes charmants, presque féminins avec leur teint rose et leurs yeux brillants. Il faut noter la naissance de ces nouveaux couples de seize ou dix-sept ans, lui homosexuel, elle aussi, rapprochés par une hallucinante et goethéenne *affinité élective*... Et puis, ici et là, une poignée clandestine de maniaques de quarante ou cinquante ans, reconnaissables à certains tics, à une totale indifférence pour la danse, à leurs regards panoramiques sur l'anatomie masculine des danseurs... Le service d'ordre les laisse tranquille : ils font partie des attractions ».

SADE POUR FINIR.

Selon notre habitude, nous terminerons cette chronique par une citation, que nous emprunterons cette fois à un écrivain pas très moderne, mais néanmoins maudit : le marquis de Sade. Et ces phrases, encore étonnantes après 170 ans, se trouvent dans un petit livre de poche qu'on peut se procurer dans tous les kiosques pour 250 lires (2) !

« Que peut-on craindre de cette dépravation ?... Aux yeux de tout être vraiment sage, il paraîtra qu'elle peut en prévenir de plus grandes, mais on ne prouvera jamais qu'elle en puisse entraîner de dangereuses... Eh, juste Ciel, a-t-on peur que les caprices de ces individus de l'un ou de l'autre sexe ne fassent finir le monde, qu'ils ne mettent l'enchère à la précieuse espèce humaine, et que leur prétendu crime ne l'anéantisse, faute de procéder à sa multiplication ? Qu'on y réfléchisse bien, et l'on verra que toutes ces pertes chimériques sont entièrement indifférentes à la nature, que non seulement elle ne les condamne point, mais qu'elle nous prouve par mille exemples qu'elle les veut et les désire. Et, si ces pertes l'irritaient, les tolérerait-elle dans mille

(2) En France, pour 6,80 F dans la collection « 10×18 » (volume triple n° 239/240/241).

cas ? permettrait-elle, si la progéniture lui était si essentielle, qu'une femme ne pût y servir qu'un tiers de sa vie et qu'au sortir de ses mains la moitié des êtres qu'elle produit eussent le goût contraire à cette progéniture néanmoins exigée par elle ? Disons mieux, elle permet que les espèces se multiplient, mais elle ne l'exige point, et bien certaine qu'il y aura toujours plus d'individus qu'il ne lui en faut, elle est bien loin de contrarier les penchants de ceux qui n'ont pas la propagation en usage et qui répugnent à s'y conformer. Ah, laissons agir cette bonne mère, convainquons-nous bien que ses ressources sont immenses, que rien de ce que nous faisons ne l'outrage, et que le crime qui attenterait à ses lois ne sera jamais dans nos mains » (Sade, *Augustine de Villeblanche*).

MAURIZIO BELLOTTI.

HOMOSEXUALITÉ

Divers collaborateurs

de l'Association Catholique Hollandaise de Santé Spirituelle

posent les premiers jalons d'une pastorale de l'homosexualité

Ed. Mame — 196 p. — 9,50 F

NOTRE AMOUR

de ROGER PEYREFITTE (1).

Notre siècle a vu naître beaucoup de livres consacrés à l'amour masculin; mais il est beaucoup de cantons dans notre *Arcadie*. Si Proust a évoqué l'attirance de l'homme pour l'homme, l'amour, au sens fort du terme, a peu à voir avec les maussades plaisirs du baron de Charlus. Gide, à l'abri de Virgile, a dépeint les aimables, mais superficielles caresses qu'un touriste peut échanger avec un adolescent brun dans une palmeraie ou au bord d'un lac. Peyrefitte, dans les *Amitiés particulières*, puis Montherlant, dans *La Ville*, ont abordé le domaine délicat des passions de garçons dans un internat. Green a rendu avec frémissement les tourments du jeune homophile chrétien qui, dans la nuit de sa conscience déchirée, marche vers sa lumière. Du Dognon — le seul peut-être — a osé nommer amour le lien qui unit l'homme fait à un autre homme fait, à travers tous les obstacles qui séparent un intellectuel d'un *Homme-Orchestre*.

Mais nul, jusqu'à présent, n'avait osé braver le plus indéracinable tabou de notre société et parler — à la première personne — de ce sentiment qui fut le fondement de la Grèce antique : l'amour de l'homme pour le jeune garçon — relation à la fois sentimentale, sensuelle, intellectuelle, plus complexe que nulle autre, et qui est, à proprement parler, avec tout ce que ce terme éveillait d'exaltantes résonances pour un Socrate ou un Platon, la *pédérastie*.

Il fallait Roger Peyrefitte pour avoir ce courage. Seul l'auteur des *Amitiés particulières* pouvait apporter, dans ce domaine interdit, assez de tact, assez de délicatesse,

(1) Flammarion, 269 p. Prix : 18 F.

assez de franchise aussi, pour ne pas profaner le sujet, déchaîner les foudres de la censure ou tomber dans les pièges de l'angélisme et de l'hypocrisie.

On aurait pu, à la rigueur, craindre qu'après tant de romans « savants », les *Chevaliers de Malte*, les *Fils de la Lumière*, les *Juifs*, le style de Roger Peyrefitte ne se fût un peu empesé, et qu'il ne possédât plus tout à fait la légèreté et la limpidité requises pour réaborder, après vingt ans, aux rivages des amours adolescentes où Alexandre, jadis, s'était fracassé au sortir du collège de Saint-Claude. On aurait pu encore redouter que l'érotisme de *Jeunes Proies* n'eût desséché le cœur qui battait dans la poitrine de Georges de Sarre, et que les polissonneries évoquées dans *L'Exilé de Capri* ne fussent une mauvaise préparation à la tendresse d'un sentiment réciproque.

C'eût été bien mal connaître le génie de Peyrefitte et son extraordinaire diversité. Ici, comme dans la *Mort d'une mère* — son autre chef-d'œuvre — il a laissé parler son âme et nous livre sans artifices le témoignage d'un amour et d'une douleur d'homme. Comme il apparaît proche de nous dans ces pages, ce grand écrivain, cet artiste illustre, dans cette chambre d'hôtel où il sanglote et où il envisage le suicide comme seul remède à la séparation qu'il redoute! Comme il nous fait partager cette exaltation du début, cet élan dans l'azur, ce scintillement des matins dorés que l'être aimé illumine de son sourire — et puis, subtilement, insensiblement, la fêlure d'abord imperceptible qui s'élargit, le petit doute qui croît et qui ronge, et l'effritement inéluctable qui finit par réduire en poussière le marbre de la statue!

Dans l'analyse de l'amour, dans la perfection cristalline de la langue, la maîtrise de Peyrefitte égale celle d'un Marivaux, d'un Stendhal, d'un Benjamin Constant. Sa sincérité les surpasse car, après tout, il s'agit d'une forme d'amour qui heurte toutes les idées reçues de notre société. L'éclat et le raffinement des citations grecques ne dissimulent pas cette tragique vérité que, tout au long de leur liaison, les deux amants sont obligés de se cacher : or, à aucun moment, Peyrefitte ne cherche à nier le caractère sensuel de ce lien, ce qui lui eût été facile s'il l'avait voulu, c'est-à-dire s'il n'avait pas été Peyrefitte.

Tout, dans *Notre amour*, respire avec une parfaite vérité et une parfaite simplicité, la ferveur, l'espérance, la joie, le désir, la jalousie, l'inquiétude, l'angoisse, la colère, la

résignation, tous les sentiments qui font partie inhérente de notre condition d'hommes et que la littérature moderne ignore si généralement au profit du frivole et du monstrueux.

C'est pour cela que *Notre amour* est un livre infiniment plus sain que beaucoup d'autres consacrés à des amours « traditionnelles », et qu'il restera, j'en suis persuadé, comme un des « classiques », non seulement de l'amour homophile, mais de l'amour tout court — de l'amour qui, pour une fois, ose dire son nom et s'en montre digne.

Restent évidemment (et je m'en voudrais de n'y pas faire allusion en cette revue) l'aspect spécifiquement « arcadien » de cette passion et sa couleur propre. On n'aime pas un lycéen adolescent comme on aime une jeune fille. On ne rompt pas avec lui comme avec une vieille maîtresse. Il y a des joies, des inquiétudes, des douleurs, que seuls connaissent les disciples de l'Eros Paidikos. Sur ce plan-là, le livre de Roger Peyrefitte est, à proprement parler, un document unique, et il éveillera bien des échos parmi les lecteurs d'*Arcadie*.

Cependant, à aucun degré, le sentiment que décrit *Notre amour* n'est un amour de ghetto. Amour en marge, peut-être, mais nullement amour « anormal ». La critique ne s'y est pas trompée : nul n'a parlé à son propos de « vice » ou de « corruption », bien que les passages scabreux n'y manquent pas, ni les situations piquantes.

A ce titre, *Notre amour* est une grande date dans l'histoire de l'homophilie comme dans celle de la littérature française. La pédagogie de Platon fait sa réapparition sur les bords de la Seine, vingt-cinq siècles après sa naissance sur les bords de l'Ilissos. Il était bon que cela se fît de notre temps, que l'artisan de cette résurrection fût Roger Peyrefitte, et que son étendard arborât les couleurs de « notre » amour.

MARC DANIEL.

COUNSELING THE INVERT

du Docteur JOHN R. CAVANAGH.

Assez curieusement, cet ouvrage d'un psychiatre catholique américain paraît presque en même temps que le triste **Sodome** du Dr Eck. La comparaison entre les deux livres s'impose donc d'elle-même (1).

La Dr Cavanagh, comme le Dr Eck, a une position semi-officielle dans les milieux catholiques. Il est maître de conférences à l'Université catholique des Etats-Unis, dans la Faculté de Théologie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le mariage, **Les papes et la pilule** et autres problèmes du même genre. C'est donc un homme qui, comme l'auteur de **Sodome**, n'oublie jamais ce qu'il doit à l'Eglise de Rome, même si les catholiques américains sont, dans l'ensemble, un peu plus évolués que leurs coreligionnaires français. A preuve, l'hostilité dont il témoigne envers les thèses de l'abbé Oraison, mises à l'Index.

Je dois dire que, dans l'ensemble, le livre du Dr Cavanagh est très américain de contexte. Il ne cite que des auteurs américains (quelques anglais tout au plus). Le reste du monde est ignoré de lui, à part précisément l'abbé Oraison, et Freud, bien entendu. Beaucoup des situations psychologiques qu'il décrit sont si typiquement américaines qu'elles paraissent à la limite de l'invraisemblance à un lecteur européen.

Le style aussi, et le plan du livre, sont bien différents du **Sodome** du Dr Eck; le Dr Cavanagh s'adresse spécialement aux prêtres, et il entend leur indiquer la marche à suivre en matière de conseil pastoral vis-à-vis des homosexuels, le tout de façon très didactique, terre-à-terre, et passablement banale par moments. Il étudie successivement l'étiologie de l'homosexualité, ses caractéristiques cliniques, son diagnostic, ses différentes formes et manifestations, les anomalies homosexuelles, puis traite de divers problèmes précis tels que : l'homosexualité est-elle une maladie ? l'homosexuel et le mariage, l'homosexuel peut-il être admis dans l'armée ? (problème bien américain), l'homosexuel et la vocation sacerdotale, les organisations homosexuelles et leur propagande, la responsabilité morale de l'homosexuel, etc...

Or, ce qui est intéressant, c'est que, sous une forme bien éloignée de celle du Dr Eck, les conclusions du Dr Cananagh sont substantiellement les mêmes : impossibilité pour l'homosexuel de réaliser une vie amoureuse digne de ce nom; caractère fondamentalement névrotique et malsain de l'homosexualité; différence fondamentale existant

(1) John R. Cavanagh : *Counseling the Invert.* Milwaukee, The Bruce Publishing Co., 1966, in-8°, 306 p. Prix : $ 7,50.

entre les homosexuels et les hétérosexuels (la « bisexualité » étant considérée comme « anormale » au même titre que l'homosexualité proprement dite); possibilité de « guérir » l'homosexualité; etc...

Tout se résume dans cette phrase (p. 248), qui est le non possumus des catholiques, et qui prouve bien l'inutilité d'un « pseudo-dialogue » avec l'Eglise de Rome sur le sujet d'une éventuelle « reconnaissance » de l'homosexualité : « Il existe des lois morales objectives, qui ont une valeur universelle, fondée sur des natures et des essences immuables... Absoudre un homosexuel de toute responsabilité morale, comme si sa liberté était automatiquement et radicalement effacée par sa condition homosexuelle, n'aboutirait à rien d'autre qu'à un nihilisme moral. »

Là est le cœur du problème. Après cela il est relativement indifférent que, dans la pratique pastorale, un prêtre adopte une attitude sévère vis-à-vis de l'homosexuel qui vient se confesser à lui, ou au contraire (comme le lui conseille le Dr Cavanagh) une attitude bienveillante et ouverte.

L'essentiel est que, pour aucun catholique conséquent avec lui-même et conscient de l'enseignement de son Eglise, l'homosexualité ne puisse être considérée comme faisant intrinsèquement partie du plan divin de la création au même titre que la sexualité « normale ». Et que, pour un homosexuel non catholique, cette discrimination soit inacceptable. Tout le reste est littérature.

MARC DANIEL.

MICHEL DEL CASTILLO

GERARDO LAÏN

« Deux séminaristes vivent une passion terrible..., un amour qui les brûle et les ravit... »

Ed. Bourgois — 15 F

LE MYSTÈRE HUMAIN DE LA SEXUALITÉ

de MARC ORAISON.

Tandis qu'Une morale pour notre temps, que nous avons longuement analysé (Arcadie, nº 137), continue sur sa lancée lumineuse à frayer le chemin de la vérité, l'abbé Marc Oraison publie un autre ouvrage (1), toujours dans la ligne de son travail soutenu qui vise à la confrontation des données de la psychologie moderne et de la théologie.

La science est entrée, à notre époque, dans le champ de la conscience en tant qu'acquisition distincte de la philosophie et de la foi. Ce phénomène, par sa nouveauté, bouleverse des habitudes séculaires, mais cette conscience nouvelle, loin d'être une rupture, lui apparaît comme l'amorce d'un progrès dans le dialogue avec le Créateur et comme une réponse plus adéquate à sa demande.

Encore faut-il pour cela consentir un effort de purification; certains s'y refusent, prisonniers qu'ils restent encore de notions périmées. D'une façon générale, on observe une attitude de peur à l'égard de la sexualité, se manifestant principalement par la conspiration du silence. La réalité sexuelle est niée et comme arrachée de la réalité humaine.

Il ne manque pas de moralistes pour admettre que l'on distingue entre la qualification morale d'un comportement dans l'abstrait et l'appréciation de l'engagement vécu par un sujet concret dans ce comportement. Mais lorsqu'on tente de préciser cette distinction en matière sexuelle, on provoque chez certains une véritable défense qui pourrait s'exprimer par : il ne faut pas trop le dire, cela pourrait être dangereux !

Il n'en est que plus opportun de porter un faisceau de lumière sur des secteurs qu'on voudrait maintenir dans l'ombre et c'est ce que fait notre auteur.

Ses observations, ses réflexions, ses déductions sont riches de substance et souvent nouvelles. Elles sont groupées en plusieurs chapitres concernant successivement : l'importance primordiale de la sexualité, quelques aspects physiologiques de l'anthropologie moderne; quelques grandes lignes de l'évolution psychosexuelle, la signification humaine de la sexualité génitale; le livre se clôt sur les données de la révélation judéo-chrétienne sur la sexualité.

---

(1) *Le mystère humain de la sexualité.* Editions du Seuil. Prix : 9,50 F.

On ne résume pas une telle matière, souvent difficile par sa complexité. Seulement peut-on conseiller au lecteur de l'aborder avec un maître qui réunit (rencontre qu'on n'est pas près de retrouver) la triple expérience du médecin, du psychologue et du théologien.

Il conclut : « Dans les temps anciens, la foudre était connue comme divine et l'épilepsie comme la présence d'un esprit malin. La science a progressivement clarifié les choses et dissipé les confusions. De même la sexualité et ses satisfactions ont été concurremment divinisées et diabolisées. La science moderne permettra-t-elle enfin de la situer à sa vraie place : en relation avec le mystère de Dieu vivant qui lui est tout à fait transcendant? » Nous savons, quant à nous, la magistrale contribution que Marc Oraison lui fournit.

ROBERT AMAR.

L'HINDOUISME ET LA CRISE DU MONDE MODERNE

de RAYMOND de BECKER.

Les lecteurs d'**Arcadie** savent quels trésors d'érudition, de pénétration philosophique, Raymond de Becker met au service de sa curiosité inlassable pour tout ce qui touche la psychologie des profondeurs, les songes, l'érotisme, l'orientalisme, les mythes du cinéma. Quel que soit le domaine qu'il aborde, c'est toujours avec le souci d'aider les hommes à se comprendre et à s'aimer. Aussi le panorama de l'Inde qu'il nous offre, vaste et admirablement illustré, vient-il à son heure.

Lafcadio Hearne disait qu' « ayant vécu jusqu'ici dans un hémisphère, nous n'avions que des demi-idées ». C'est un fâcheux point de départ pour le dialogue avec les hommes de cultures différentes qu'exige la civilisation planétaire que nous voyons naître. D'autant plus que l'ignorance de l'Occident s'accompagne de nombre d'illusions qui rendent souvent incompréhensibles pour lui les événements qui se déroulent de l'autre côté de la terre. Aussi les mises au point de Raymond de Becker sur le cas Guénon, ou sur le cas Gandhi, ne sont-elles pas moins précieuses que ses analyses sur le système des castes ou sur le polythéisme hindou.

Alors que l'Occident chrétien n'a jamais sacralisé la sexualité, le **Rig-Véda** voit l'origine de la création et la semence première de la conscience dans le désir cosmogonique, développement originel de

l'un. Selon de très anciennes doctrines **tantriques**, les techniques érotiques sont le grand moyen pour passer de la libido individuelle à la libido cosmique. L'ascète abstinent lui-même ne cherche pas à dévaloriser la sexualité, mais à l'utiliser à d'autres fins. « La sexualité est là, consumée et réduite à son essence la plus subtile, mais c'est toujours elle qui se trouve le médium suprême par lequel l'individu peut joindre l'Absolu » (page 153).

On sait que l'homosexualité semble répandue dans toute l'Asie, du Proche-Orient à la Chine et au Japon et n'y attire aucun opprobre. Jean Herbert dit dans **Introduction à l'Asie :** « Au Tibet, dans les monastères, on y voit même un gage de chasteté, et les prêtres guerriers, les Thab-To, se battent parfois en duel pour les beaux yeux d'un jeune Ganymède » (page 455). Aussi les manifestations de l'homosexualité sacrée que de Becker trouve en Inde ne doivent-elles pas nous surprendre.

Dans les provinces traditionnalistes, tous les adorateurs du dieu Krishna se considèrent comme ses amantes. Le pouvoir de séduction de ce dieu « avait été tel que non seulement les femmes, mais les oiseaux, les fauves, les insectes, les lianes et jusqu'aux sages de la forêt avaient tremblé pour lui de désir. Fidèle à son épouse, mais ne voulant pas non plus décevoir de si saints hommes, Râma (dont Krishna était l'incarnation) leur avait promis de satisfaire leur désir en une incarnation ultérieure, en les faisant renaître filles de bouviers » (page 154). Il tint sa promesse. Et ce sont aujourd'hui les jeunes gens de la corporation des prostitués masculins qui ont le privilège d'incarner, en se travestissant, les 16 000 bergères amoureuses.

En certaines sectes secrètes c'est Kumara, le Chaste Adolescent dieu de la guerre, qui, parce qu'il ne s'est jamais marié, est associé à la sacralisation de l'homosexualité.

L'Inde a toujours eu une catégorie spéciale de prostituées attachées au service des temples. Ces femmes sont considérées véritablement comme les épouses du dieu adoré dans le temple. « C'est dans un esprit analogue que l'homosexualité, masculine et féminine, a été admise et sacralisée. Le **Kâma Soutra** consacre un chapitre entier aux pratiques buccales homosexuelles auxquelles peuvent se livrer sur leurs clients masseurs et coiffeurs, ou entre eux, des citoyens se connaissant particulièrement bien » (page 162).

Les célèbres temples de Khajurâho sont ornés de peintures et de sculptures représentant des moines et des ermites se livrant à de semblables pratiques sur des visiteurs princiers.

R. de Becker attribue la sacralisation de l'homosexualité à sa « relation avec la jeunesse éternelle et la gratuité absolue de l'acte homosexuel ».

Pour un des principaux groupes de l'hindouisme, le Shivaïsme, l'aspect prédominant du Divin est Shiva, le destructeur-reproducteur de l'univers, Shiva, représenté par le **Lingam** sacré.

La création, la vie et la dissolution de l'univers dans sa totalité sont des phénomènes récurrents, périodiques, la création, Srishti, corres-

pondant à la projection du multiple hors du Brahman, l'Absolu non manifesté, la Réalité impersonnelle qui soutient l'univers, et la dissolution, Pralaya, correspondant au retour de ce multiple dans cet Absolu. Création et dissolution étant inséparables, « les conséquences des actes destructeurs et désintégrants doivent être simplement acceptées, et c'est même en leur acceptation que réside leur effet libérateur » (page 214).

« Le Seigneur-des-larmes (Shiva), dit la Kularvana Tantra, a montré dans sa doctrine de la main gauche que l'avancement spirituel de l'homme est réalisé le plus sûrement au moyen des choses mêmes qui causent sa chute. »

Après avoir évoqué l'aspect si important de Shiva en Maître de la Danse, créant et détruisant les mondes en dansant au son de son petit tambour, Raymond de Becker écrit avec profondeur.

« Il n'y a pas à regretter d'être ce que l'on est, de faire ce que l'on doit. » C'est Jean Genêt qui pourrait ici danser le mieux la danse de Shiva, ou bien l'auteur de cet Evangile non-canonique : « Si tu sais ce que tu fais, avait-il écrit, tu es heureux, mais si tu ne sais pas ce que tu fais, tu es damné » (page 215).

Alain Daniélou, l'auteur d'ouvrages connus des Arcadiens : **Le Polythéisme Hindou** (Buchet Chastel, 1960), **L'Erotisme divinisé** (Buchet Chastel, 1962), a préfacé l'ouvrage de Raymond de Becker. Comme l'a dit Molière : « **La main qui le présente en dit assez le prix.** »

SERGE TALBOT.

SUR LA ROUTE DES VACANCES...

AIX EN PROVENCE

à 150 mètres de la grande fontaine :

« AU VIEIL AIX »

RESTAURANT

17, rue de la Couronne, 17

Spécialités — Prix modérés

Réservations : **téléphone 27-61-07**

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e^) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e^) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e^)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e^)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e^)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M **

Entièrement rénové

3, rue Hoche
Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT
24, rue Davy, Paris-17^e^
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ